UN MORT.

—

... Alors, brusquement, ce fut une superbe volée de mitraille en éventail, une raie de feu dont l'impression se calqua sur la rétine des hommes, comme l'éclair d'une faux passant dans le soleil.

Une sonnerie agonisa la retraite, puis, tout à coup, se fracassa en une note aiguë, inachevée, le clairon était tué....

Des corps glissèrent au ras du sol, et, dans l'écheveau des touffes or drinn, des mains se nouèrent, gluantes de sang, les unes sèches, les autres gantées de chapelure, passées à l'émeri des sables; et ainsi, à la remorque, les survivants traînaient les blessés dont l'empreinte se moulait en gaufrière dans les tortilles des danses giboyeuses....

Maintenant, il fallait, dût-il en résulter une décharge nouvelle, se porter sans retard en dehors de la zone dangereuse, en ne laissant que les morts sur le terrain, dans les attitudes éternelles de la dernière balle encaissée ou de la ferraille de mokalas subitement incrustée dans les crânes, en clous de girofle.

Et comme les tués ont des expressions à eux héroïquement grotesques, gestes matérialisés de mimes bouffons solennellement allégoriques, Volserre les regarda.

En vérité, on ne pouvait imaginer plus de symétrie dans la mort, et davantage d'intensité dans l'horrible: les cadavres jetés en gerbe gardaient "leurs distances".

Certains, surpris dans un bond au rêve, s'arquaient et s'équilibraient, soutenus par l'état des faisceaux dont les baïonnettes lancées crevaient le sol; des masques s'élargissaient tragiquement hilares dans le creux des mâchoires broyées; ailleurs, des yeux fusaient à l'extrémité de nerfs étirés, semblables à des fleurs d'onyx, et, plus bas, des poings plongeaient dans une volute d'entrailles fumantes...

Et les physionomies des morts gardaient vraiment d'intraduisibles drôleries avec leurs traits exagérés, les regards éteints et leurs joues glabres de clowns torturés.

Volserre, nerveusement, lâta de rire.

Il se sentait délivré de toute hantise, rien ne troublait plus son cerveau de l'horreur ambiante.

Il tenait maintenant tout son courage de la volonté de voir, de les voir, eux, les morts si joyeusement macabres de la cité dantesque immobilisés et flasques, comme des pantins au rebut.

Et, de cette sérénité acquise, Volserre exhuma un plant de retraite qui devait sauver les survivants:

—Comptez-vous!

Des voix lui crièrent des chiffres:

—Valides, cinq.... blessés, vingt-deux....

—Guide à gauche!

Les hommes pâlirent.

Quoi, ce n'était donc plus la retraite? A gauche? Il devenait fou! On allait se briser sur les murailles d'Oumache, dont les défenseurs se pouvaient voir d'ici nombreux et fortement armés.

Volserre vit l'incertitude:

— C'est à prendre ou à laisser!

Sa main montrait les palmiers d'Oumache promesseurs d'eau fraîche.

—Il faut que nous couchions là-bas, cette nuit, et nous y coucherons malgré les trois cents Arbis qui garnissent le paysage....

Son assurance ramenait le calme. Il reprit:

—Les blessés en deux colonnes, sans armes, et qu'ils se traînent à deux cents mètres des murailles. Quant aux survivants....

Il leva un doigt:

—Rassemblement!

Les hommes, tous du 1er étranger, s'étaient reconnus. On s'exclama:

—Eha, la coterie!.... Volserre a un plan!.... vas y, mon vieux....

Son plan? Oui, vraiment, il en avait un qui n'était pas dans une musette. Il l'exposa:

—D'abord, moi je suis mort! et vous allez me porter dans l'oasis à la mode arabe, sur une civière, en récitant la formule.... Un détail la cirque! ne pas oublier cinq lebel et des cartouches sous le drap mortuaire: ça nous servira pour la résurrection.

Puis, s'adressant aux blessés qui lentement rampaient dans la direction indiquée:

—Courage, les canards! La consigne est de gueuler au premier coup de feu. C'est vous qui déciderez de la victoire. Du creux, hein!

En deux secondes, les cinq légionnaires avaient revêtu des burnous, coiffé des turbans délabrés, et soutenant un brancard de fortune dans lequel tanguait Volserre, gagnaient au pas de charge le camp des Bérabers:

—L'Allah ill'Allah Mohammed r'soul Allah!

.....

La nuit doucement rétrécissait l'horizon, unifiant les saillies du sol; des étoiles bleues flottaient dans le ciel.

- L'Allah ill'Allah Mohammed r'soul Allah!

La psalmodie s'enfonçait dans l'ombre, éperdument rythmée par les quatre braves.

—L'Allah ill'Allah ...

L'oasis n'était plus qu'à vingt mètres.

L'un des porteurs qu'essoufflait la formule coranique changea la phrase:

Je l'ai vu porter en terre
Mirenton....

Crevant son suaire, Volserre hurla

—Assez, hein!

Et le refrain reprit

—L'Allah ill'Allah Mohammed r'soul Allah!

Des indigènes étaient accourus au devant du cortège et, faisant escorte, se mêlaient au chœur.

Maintenant on entrait dans les murs.

—L'Allah!

Mais brusquement, comme on posait la civière à terre, le mort se dressa, fusil droit, baïonnette au clair.... Les quatre porteurs avaient saisi leurs armes et dans le tas des Berabers médusés essayaient des "en avant pointez" dont les coups renversaient trouaient, brûlaient.

—Chouia! chouia!

Toutefois les défenseurs de l'oasis renforcés estimèrent que ces cinq hommes arrivés là par traîtrise ne pouvaient éternellement résister.

L'attaque s'épaissit, énorme: le choc refoula les roumis jusqu'au mur d'enceinte.

C'est ce que demandait Volserre. Debout sur un monticule, tourné vers le désert au fide apeurant, sa voix lança de victorieux commandements:

—Une compagnie de légionnaires à droite!

Des cris répondirent de loin, comme dans une charge: c'étaient les blessés.

L'effet fut instantané: croyant à la surprise des renforts, les Berabers lâchaient pied.

Et Volserre criait toujours des ordres:

—En avant les tirailleurs!....

Des rugissements de fauves arrêtaient ses phrases.

Sûrement l'oasis, cernée, chargée, allait succomber sous le nombre. Il se fit une débandade générale, un flux de panique qui nettoya complètement la place.

.....

Au petit jour, le drapeau fait de trois chiffons polychromes dominait la casbah.

Cinq hommes en avaient battu trois cents, c'était dans la proportion de Mazagran et dans celle de Camerone, où 62 légionnaires formés en carré culbutèrent 2,000 Mexicains.

—Bravo les blessés!

Dix seulement avaient pu résister à l'effort.

Volserre affalé, soutenu par deux hommes, ricanait, montrant les tentes vides et les gourbis désertés:

—Tas de poires!

Gavroche ressuscitait en lui, sans souci du sang qui coulait de ses veines ouvertes sous la ponction de trois balles reçues:

—Tout de même, ç'a été du culot!....

Sa voix faiblissait, molle; le rire aux lèvres, il parut se souvenir du masque des victimes aperçu le matin et de l'idée qui lui en était venue:

—D'abord, moi, je suis mort!...

Et cette fois, c'était vrai.... Il expira.

—

LE

CADEAU

Inattendu.

—

L'approche de Noël, dit Lineuil, me rend littéralement fou. Tout ce que les conteurs de France ou d'Angleterre ont écrit de plus dithyrambique à ce sujet reste au-dessous de mon enthousiasme. L'ère du bonheur commence pour moi le soir du 24 décembre et se prolonge jusqu'au surlendemain.

Pendant ces heures délicieuses, je ne sais rien refuser à personne; je remettrais leurs offenses aux plus cruels de mes ennemis.

Croyez que ce n'est pas sans raison; peu d'hommes ont eu de plus jolis Noëls que moi durant leur enfance et, certes, pas un sur cent millions n'en eut un pareil à celui qui m'échut dans le courant de ma vingt-cinquième année.

A cette époque, j'étais sur le point d'être fiancé à Jacqueline Caylus. La nature avait départi à cette jeune fille le visage qui pouvait le mieux me plaire au monde. Elle était blonde comme les ondines, éblouissante comme un verger au printemps, avec des yeux où brillaient alternativement le bleu du lac et le bleu du ciel, et sa grâce si tendre, si sensitive, était assaisonnée par une fine pointe d'espièglerie.

Je suis un simple en amour. Mon rêve est ardent, mais limité: je ne devais aimer qu'une fois. Vivre à côté de Jacqueline, m'enivrer du rythme de ses gestes, vieillir doucement entre elle et nos enfants, ah! je n'imaginais pas de plus beau sort.

Ce bonheur allait m'être donné....

Nous avions convenu que les fiançailles seraient annoncées pendant le réveillon du 24 décembre 1895 au château de Viguerolle, où les Caylus séjournaient jusqu'à la mi-hiver....

Oui, ce bonheur allait m'être donné; mais il me fut repris!

Mon père, homme innocent en affaires, avait, comme tant d'autres, délégué le soin de placer et de faire fructifier son argent à un homme de confiance. Il faut dire qu'il ne faisait que suivre une tradition de famille. Depuis trois générations, la banque Thorel et Cie régissait notre fortune. Mais, à l'insu de tout le monde, le dernier représentant des Thorel avait creusé sa propre ruine. Le matin du 22 décembre, la mine éclata. On trouva Thorel foudroyé par l'acide prussique, et on apprit que le passif, comme ils disent, noyait irrémédiablement l'actif. Il ne nous restait plus que quelques biens patrimoniaux, de quoi vivre chichement à la campagne...

Et il ne fallait plus penser aux fiançailles!

A coup sûr, les Caylus n'étaient pas avides; mais ils n'en avaient pas moins un sens exact de l'équilibre des dots. M. Caylus, modeste de goûts, désintéressé, généreux même, croyait qu'un père doit veiller à la sécurité de ses enfants. Mes parents, moi-même, trouvions cela très juste, et je me rendis au château de Viguerolle, le désespoir au cœur, pour annoncer notre ruine et rendre leur parole à M. et à Mme Caylus.

Je fus accueilli avec la plus vive sympathie. M. Caylus, surtout, se montra péniblement affecté de notre malheur: il avait les larmes aux yeux. Toutefois, lorsque je déclarai que j'étais venu lui rendre sa parole, il ne fit aucune objection. Il se contenta de me serrer la main, en silence, d'un air d'approbation et de pitié, et cette façon de répondre me parut plus délicate que des phrases.

Il me pria, néanmoins, de rester au château jusqu'au matin de Noël. J'avais un tel désir de vivre encore un peu auprès de Jacqueline, avant de la quitter pour toujours, que je ne me sentis pas la force de refuser. Ce furent deux journées terribles et douces. La désolation de Jacqueline doublait la mienne. Elle montrait des paupières rouges par les larmes, des lèvres contractées par un amer chagrin et, plusieurs fois par jour, éclatait en sanglots.

On ne nous laissait pas en tête à tête, mais on ne nous empêchait pas non plus de nous voir; nous avions tout loisir d'échanger des regards d'amour et de détresse.

Le réveillon fut particulièrement pénible. Il s'y trouvait quelques voisins de campagne, gens simples, loquaces et rudes, dont la gaieté étant bien fatigante, Il nous condamnèrent, trois heures d'horloge, au supplice de leurs saillies. Enfin, ils partirent peu après minuit.

M. Caylus ne me permit pas d'aller me coucher tout de suite. Le chamoagne l'avait un peu animé. Il montrait une vivacité qui m'eût semblé charmante en d'autres circonstances, car c'était un homme pétillant d'esprit, mais qui, en ce moment, me faisait souffrir davantage. Il fuit, cependant, par faire mine de se retirer. Mais, auparavant, il demanda:

—Tout le monde a-t-il mis ses souliers dans la cheminée?

C'était une manie chez lui: il voulait que tous ceux qui logeaient au château dans la nuit de Noël, grands et petits, hôtes et serviteurs, obéissent à la coutume séculaire. Il n'y manquait pas lui-même. Il voulut absolument que je misse une paire de bottines qu'il me prêta—c'étaient de lourdes chaussures de route—dans la cheminée de la grande salle à manger du château. Alors, seulement, il me rendit la liberté.

Je passai une nuit atroce. J'aurais attendu ma dernière heure que mon désespoir n'eût pu être plus épouvantable. N'était-ce pas une sorte de condamnation à mort que d'être séparé à jamais de cette Jacqueline avec qui j'avais fait tant de rêves délicieux, avec qui, trois jours auparavant, j'étais sûr de terminer mon pèlerinage terrestre? Je ne sais pas trop comment je finis par m'endormir.

Le fait est qu'il faisait grand jour quand j'ouvris les yeux.

Je fis rapidement ma toilette et je passai dans l'immense salle à manger de Viguerolle. Mes hôtes s'y trouvaient déjà depuis quelque temps. J'échangeai le salut matinal avec M. et Mme Caylus, et j'embrassai les deux enfants, en extase devant les merveilles qui étaient venues par la cheminée.

Leur joie me fit mal.

Je tournai vers ma bien-aimée un regard mélancolique et, au souvenir du ravissant Noël de l'année précédente, je me sentis défaillir.

—Eh bien! s'écria M. Caylus avec une gaieté intempestive, on ne s'enquiert pas de ce que Noël a mis dans nos souliers?

Je baissai les yeux vers la cheminée, et je ne vis pas trace de mes chaussures. M. Caylus souriait, Jacqueline était rose et comme intimidée. Soudain, j'eus comme une sorte d'éblouissement.

Sous la jupe de Jacqueline une grosse bottine venait d'apparaître, qui vacillait, qui virevoltait autour du petit pied!....

Je demeurai abasourdi, avec la sensation vague d'une plaisanterie, avec l'instinct aussi de quelque chose de grave et de décisif; puis, j'entendis la voix de M. Caylus comme dans un rêve:

—Eh bien! vous n'êtes donc pas content de votre lot?

Je crus devenir fou. Une joie de prodige baigna mon être. Mon cœur roulait comme un eau de torrent contre les pierres....

Je m'avançai en chancelant vers Jacqueline .... La petite tête blonde s'abandonna sur mon épaule, et nous nous mîmes à pleurer de bonheur .... Puis, je me jetai sur M. Caylus, et je couvris son visage de baisers

—Bon! bon! faisait cet homme excellent .... Avouez que si la plaisanterie pouvait être plus fine, elle ne pouvait être meilleure!

—

L'Académie FRANÇAISE ET LES Romanciers

—

C'est il y a quelques jours seulement qu'a eu lieu à l'Académie française la réception—une réception à l'Académie, a dit Sainte Beuve, est proprement le bal des beaux esprits—de M. René Bazin. L'auteur de Ma Tante Giron y renforce le groupe des purs romanciers, composé de MM. Bourget, France, Loti et Theuriet. A ceux qui seraient tentés de s'étonner de leur petit nombre sous la coupole, en égard à la place si considérable occupée par le roman dans le mouvement de la littérature, il est à propos de rappeler qu'il fut un temps où pas un romancier n'était admis à y siéger. Ce ne fut que vers le milieu du dernier siècle, exactement en juin 1859, que l'Académie se départit de sa rigueur, avec l'élection de Jules Saudeau.

M. Vitet, chargé de recevoir l'auteur de Sacs et Parchemins, s'exprimait ainsi; "Nous faisons pour vous, monsieur, infraction à nos traditions séculaires. En vous nommant, vous avons accueilli un genre de littérature qui n'est pas nouveau dans le monde, il s'en faut bien, et qui même souvent a jeté un grand éclat, mais qui, dans cette enceinte, fait à vrai dire son entrée pour la première fois. Le roman, jusqu'alors, s'était bien introduit dans nos rangs, mais toujours à la suite et sous l'abri d'autres œuvres estimées moins légères et de meilleure réputation."

Ainsi, voilà qui est entendu, au dix-huitième siècle, ce fut non l'auteur de Candide ou de l'Ingénu, mais le philosophe, l'historien, l'auteur dramatique, le poète que l'Académie reçut en recevant Voltaire. Diderot n'aurait jamais franchi le seuil du palais Mazarin s'il n'avait eu "pour abri d'autres œuvres estimées moins légères et de meilleure réputation que le Neveu de Rameau. L'Académie tint ses portes obstinément verrouillées devant l'immortel auteur de Gil Blas et à le non moins immortel auteur de Manon Lescaut.

—

L'impitoyable véto écarte au début du dix-neuvième siècle les Ducray-Dumesnil, les Ducange, les Pigault Lebrun. Pourtant, quel succès eurent auprès de nos grands-pères: Victor ou l'enfant de la forêt, Maleck-Adel, Agathe ou le petit vieillard de Calais, si profondément oubliés aujourd'hui! Arrive 1830. Dans le roman comme dans la poésie, quelle magnifique éclosion de chefs-d'œuvre se heurtant à la même impassibilité, au même exclusivisme de l'Académie française! Elle tient pour inexistants les Frédéric Soulié, les Eugène Sue, les Souvestre, les Charles de Bernard, les Saintine. Le grand Balzac, candidat au fauteuil de Nodier, obtint tout juste quatre voix!

Rien ne manque à sa gloire; il manquait à la nôtre....

a dit un alexandrin célèbre, faisant allusion à la disgrâce académique du prodigieux auteur de la Comédie humaine.

Dumas père "manqua" aussi à la gloire de l'Académie française. Ecrivain dramatique autant que romancier, son veto ne l'eût pas atteint. Mais il ne sollicita pas l'immortalité. Il ne fut pas candidat. C'est ce qu'eut soin de rappeler le comte d'Haussonville, père de l'éminent académicien actuel, dans sa réponse au discours de réception d'Alexandre Dumas fils, qui s'était plaint de l'oubli dans lequel l'Académie avait laissé l'auteur d'Antony et de Monte-Cristo.

"..Ce n'est pas nous qu'il l'avons oublié. Nos règlements nous interdisaient d'apporter nos suffrages à quiconque ne nous a pas témoigné par écrit le désir de nous appartenir. Votre illustre père les aurait obtenus s'il les avait demandés. Il a préféré demeurer ce que nous appelons quelque part un académicien du dehors."

Plus près de nous, Marger, Feydeau, Flaubert, l'admirable Daudet, ne brignèrent pas l'habit aux palmes vertes. Ils demeurèrent des "académiciens du dehors". Il en fut de même des frères de Goncourt, jusqu'au moment où ils s'installèrent dans l'Académie qu'ils ont fondée. Quant à Zola, on sait trop les raisons qui firent avorter sa candidature pour qu'il soit utile d'insister.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait nier que l'Académie, du jour où elle leva l'interdit qui frappait le roman, n'ait fait d'heureux choix parmi les romanciers en renom. Après Jules Sandeau, les portes du palais Mazarin s'ouvrirent à Xavier Marmier, l'auteur de Gazida, des Fiancés du Spitzberg, "cette simple histoire, a dit Cuvillier-Fleury s'adressant au récipiendaire, où vous pouviez vous croire dispensé d'élever beaucoup la température de l'amour et où vous avez semé pourtant de brûlants épisodes de sentiment." Elles s'ouvrirent à Cherbuliez. Le discours de Renan, chargé de recevoir l'auteur du Comte Kostia, contient de curieuses anecdotes sur la collaboration de ce dernier à la "Revue des Deux-Monde" et ses rapports avec son directeur, M. Buloz.

Citons celle-ci: "Que M. Buloz nous ait tous sacrifiés à l'intérêt de la Revue, disait Renan au nouvel académicien, cela ne faisait aucun doute pour chacun de nous. Vous m'avez raconté qu'un jour à Roujoux, un des hôtes qui se disait très exercé dans le maniement des champignons, ayant fait servir sa récolte au dîner, il y eut un moment d'hésitation. Vous fûtes le seul à entamer bravement le plat suspect. M. Buloz vous regardait. "Cherbuliez, vous dit-il, que faites vous? Vous n'avez pas fini votre roman pour la Revue!" Citons encore ce passage: "Meta Holdenis reste votre création la plus achevée. A mesure que le récit approchait de sa conclusion dans la Revue, des lettres arrivaient de toutes parts qui vous supplaient de ne pas faire trop mal finir la jeune personne sur laquelle vous aviez concentré tant d'intérêt. Je ne vous cacherai pas que je suis de ceux qui ont pour Meta le plus de prédilection. M. Buloz fut aussi quelque temps ensorcelé. Il ne parlait que de Meta. Il faillit se brouiller avec vous, à cause du dénouement, et, ce qu'il y eut de plus grave, c'est que pendant quelques mois il rêva une Meta Holdenis pour secrétaire de la rédaction."

—

Edmond About, élu le 23 janvier 1884, mourut avant le jour de sa réception. M. Léon Say, qui le remplaça, marqua très bien, dans son discours, "cette merveilleuse agilité qui pouvait passer de la question des salaires et des grèves—qu'About avait traitée dans son livre le Progrès—à l'oreille cassée d'un colonel ou au nez perdu par un notaire."

Nous n'avons pas noté les romanciers-feuilletonistes, les d'Arlincourt, les Ponson du Terrail, les Montépin, les Richebourg, qui ne prétendaient guère, et pour cause, aux honneurs de l'Institut. Nous n'avons pas noté non plus, pour d'autres raisons, les femmes romanciers. Avec Mme de Staël, Mme Sand, Mme de Ségur, et bien d'autres encore, quelle jolie académie on aurait eue!

Piquants Souvenirs.

—

M. Maurice Sailland publie de piquants souvenirs sur le nouveau Roi de Laos, ce doux, paisible et charmant pays d'Extrême Orient, forêt fleurie où fleurissent encore l'hospitalité, la courtoisie, et une facilité de mœurs qui rappelle celle de Taïti. Le futur Roi, à Paris, ne s'accorda point d'autre distraction qu'un tour au Bois, chaque matin, sur sa bicyclette et quelques dîners avec un groupe d'amis intimes. Mais quand il repartit, le 10 février dernier, il était parvenu à faire fondre chez Deberny tous les caractères laotiens; et, fièrement, sans prévoir que ce serait un don de son avènement, il rapportait à ses sujets l'imprimerie....

(Le malheureux!)

Pendant ce séjour de cinq mois, qu'il employa si bien, j'ai eu l'occasion de voir presque chaque jour le prince héritier du Laos. J'en ai gardé une profonde estime pour son caractère affectueux et bon, pour sa sincérité, pour son parfait bon sens et la finesse de son esprit.

Sisavong comprend toutes les délicatesses de notre langue et bien qu'il la parle avec une certaine difficulté qui lui vient de sa crainte de la mal prononcer, il exprime correctement toutes ses idées.... et se risque parfois jusqu'à l'à peu près. Un jour qu'en le quittant je lui donnais rendez-vous pour minuit:

—Non! pas minuit, me dit-il ....Minuit! Bon pour vous. Moi, je me couche de bonne heure. Et puis, les environs de minuit sont si mal fréquentés!

Il avait loué rue de Turin une petite chambre à l'hôtel de l'Europe, et s'amusait de ce contraste:

—Je suis M. l'Asie, s'écriait il en me bourrant de coups de poing amicaux.

Je ne lui ai connu qu'une passion: la photographie. Peut-être aura-t-il un cabinet noir, comme tout souverain qui se respecte; mais quant aux chambres noires, il en installera partout. Son rêve le plus cher est de pouvoir développer ses clichés lui-même!

Ce grand enfant sera un bon roi. Je me rappelle une définition naïve et charmante du progrès, qui lui fait honneur:

—Le progrès, c'est quand on ne tuera plus personne!

Il n'eût fait d'exception qu'en faveur des Siamois, qui occupent quelques-unes de ses provinces, et des Japonais.... Car Sisavong est un "pacifiste" sans illusions; il sait que pour jouir de la paix, il faut pouvoir l'imposer—et sa confiance en nous lui vient, entre autres choses, de ce que nous avons la première artillerie du monde et des soldats dont on dit quelque bien.

On voulut le présenter à Pelletan.

Permettez qu'on vous présente Sisavong.

—Six savons! s'écria Pelletan [qui n'avait pas entendu sonner le "g" Et que diantre voulez vous que je fasse de six savons?

Connaissances Utiles.

—

Préparation des peaux pour fourrures

Nettoyer avec soin les peaux des débris de sang et de chair, avec l'eau, le savon, le sable et le grattoir. Les clouer, bien tendues, sur une planche, le poil en dessous: les piquer en une foule de points avec une grosse aiguille pour faciliter la pénétration d'une forte décoction de feuilles séchées et moulues de sumac des corroyeurs, avec laquelle on frotte la peau vigoureusement au moyen d'un tampon de linge. On lave à l'eau et on fait sécher à l'ombre: on recommence deux ou trois fois cette opération. La peau sèche est décloués et frottée entre les mains pour lui rendre sa souplesse.

—

De l'influence des sports sur la longueur du pied.

Un journal anglais cherche à établir qu'elle est considérable. Le pied des citoyens du Royaume Uni a, d'après lui, augmenté de volume pendant le dix-neuvième siècle. Cela se voit surtout chez les femmes anglaises: elles avaient, autrefois, des petons mignons et fins: aujourd'hui, comme on dit couramment, les grandes chaussures leur vont bien.

C'est la pratique des sports qui a déterminé cette transformation. Du moins, notre confrère l'affirme. Il s'inscrit en faux contre cette légende très répandue que les Anglaises auraient été de tout temps des rivales de Berthe aux longs pieds.

La nourriture de la chèvre

La chèvre a un faible marqué pour les parties tendres des végétaux ligneux, arbres et arbustes, pour les feuilles, les jeunes écorces, les rameaux, les bourgeons: de plus, étant mal pourvue en dents incisives comme tous les ruminants, elle ne coupe pas nettement, et elle n'a pas la force suffisante pour casser: elle broie, elle écrase, elle tord, et désorganise de la sorte les tissus qu'elle approche.

Les Américains, ont mis à contribution les aptitudes "dévastatrices" de la chèvre. Un agriculteur de l'Etat de Missouri ayant à défricher de larges étendues de terrains vierges, embroussaillés, s'est avisé d'avoir simplement recours à un troupeau de cette espèce, et sans frais, l'opération entraînant même un bénéfice d'élevage, il a vu "nettoyer" ses hectares avec une rapidité extrême. Cet exemple, affirme le Strand Magazine qui raconte la chose, sera suivi avec ardeur.

DEPECHES Télégraphiques

—

Défaite des Japonais aux environs de Port-Arthur.

St-Pétersbourg, 21 mai, 6:28 heures du soir.—Le gouvernement a reçu des nouvelles confirmant les rumeurs qui circulaient à St-Pétersbourg. Le général Stoessel a fait une sortie victorieuse de Port-Arthur et il en est résulté une défaite des Japonais qui ont eu au-dessus de 1,000 hommes tués et blessés. Les pertes russes ont été de 116 tués et blessés.

Le bombardement des Japonais.

Tokio, 21 mai, midi.—Bien que la nouvelle ne soit pas officielle, on tient de bonne autorité que les troupes japonaises ont capturé Kai Chou, repoussé les Russes à Tashi-Chia, dans la direction de New Chwang.

Le bombardement récent des Japonais dans le voisinage de Kai Chou était probablement destiné à préparer le débarquement de troupes au coin nord-ouest de la péninsule de Liao Tung dans le but de capturer New Chwang et de coopérer avec les autres armées marchant sur Liao Yang.

Une petite troupe de Japonais a probablement été débarquée dans la baie de Kin Chou.

Taku Shan, où les forces japonaises sont descendues le 19 mai, est à l'embouchure de la rivière Dayan, à l'ouest du Yalou.

—:o:—

Ordre donné au vice-amiral Skrydloff.

Harbin, 21 mai.—La rencontre entre le vice-amiral Skrydloff et le vice roi Alexieff a été renvoyée. L'amiral est arrivé ici ce matin et y a trouvé un ordre du vice-roi l'enjoignant de se rendre à Vladivostock sans aller à Moukden.

L'amiral Skrydloff retournera à Harbin. Une partie de son état-major reste ici pour surveiller l'expédition du fret et la correspondance des cuirassés des deux escadres.

Le chemin de fer est libre de bandits jusqu'à Moukden.

—:o:—

La visite du cardinal Satolli aux Etats-Unis

Rome, 21 mai.—Le cardinal Satolli a décidé pour sa visite en Amérique, de s'en tenir au programme suivant:

De New York il se rendra à Washington, où il sera l'hôte du Rév. Dennis R. O'Connell, recteur de l'Université Catholique. Il espère pouvoir arriver dans cette dernière ville assez tôt pour assister à la clôture de l'année scolaire.

De Washington le cardinal se rendra à Notre-Dame, Indiana.

Le 22 juin, le cardinal Satolli sera à Philadelphie, où il bénira le mariage de Mlle Mahoney.

Son eminence se rendra ensuite à l'Exposition de St-Louis où il sera l'hôte de l'Archevêque Glennon.

Après une visite à l'archevêque Ireland de St Paul, le cardinal se rendra peut-être à Duluth et à Buffalo. A son retour à New York il sera l'hôte de l'archevêque Farley.

—:o:—

Une élection en Allemagne.

Berlin, 21 mai.—Le Dr Broum, un candidat socialiste, a été battu hier dans une élection à Francfort-sur-l'Oder, par le candidat nationaliste-libéral, Herr Bassermann. C'est le troisième siège que les socialistes perdent depuis trois mois et ce fait crée une impression dans plusieurs milieux, que les socialistes perdent du terrain.

Herr Bassermann était le leader nationaliste-libéral dans le précédent Reichstag, mais il avait été battu par un socialiste à Karlsruhe.

—:o:—

Les compagnies de navigation.

Cologne, 21 mai.—Les compagnies transatlantiques Allemandes, Françaises, Belges et Hollandaises, ont décidé d'augmenter de 10 dollars, le prix de passage en 3me classe, dans le but d'établir le même tarif que la ligne Cunard.

—:o:—

Inondation dans le Colorado.

Greeley, Colorado, 21 mai.—L'inondation de la rivière Cache la Poudre, a atteint Greeley de bonne heure ce matin.

Tous les ponts au nord de cette ville ont été emportés par le courant.

On fait de grands efforts pour essayer de sauver le pont sur la ligne de chemin de fer de l'Union Pacific.

—:o:—

Désastreux incendie.

Morristown, N. J. 21 mai.—Le bâtiment de la United Boxboard and Paper Company de Whippany a été presqu'entièrement détruit par le feu aujourd'hui.

Le bâtiment et les machines étaient evalués à $350,000. Deux cent tonnes de marchandises ont été détruites.

L'origine du feu est inconnue.

—:o:—

Accident de chemin de fer.

Durango, Colorado, 21 mai.—Trois personnes ont été grièvement blessées et neuf autres légèrement atteintes dans un accident arrivé à un train de voyageurs sur la ligne du passage étroit de Denver et Rio Grande près de Chama.

La locomotive, le car à bagages et le car de la malle ont versé d'un côté de la voie et le car de jour et le car à fauteuils de l'autre côté.

L'accident est probablement dû à un écartement des rails.

—:o:—

LE LINIMENT SLOAN FAIT DISPARAITRE LA DOULEUR